Elisaveta POPOVSKA
(Université *Sts. Cyrille et Méthode*, Skopje, République de Macédoine)

Retour aux racines maternelles : les voyages de Marguerite Yourcenar en Belgique natale

Résumé : Dans son essai *Voyages dans l'espace et voyages dans le temps*, Marguerite Yourcenar constate que le voyage est gouverné par un mobile déterminant – la recherche de la connaissance. Ainsi, on voyage pour « s'instruire du monde tel qu'il est » et pour « s'instruire devant les vestiges de ce qu'il a été ». La première tendance correspond aux voyages dans l'espace et à l'élan de connaître le présent d'un pays; la deuxième renvoie aux voyages dans le temps et à la curiosité de découvrir le passé de ce pays. Selon Yourcenar, ces deux types de voyages sont rarement dissociés l'un de l'autre et se superposent depuis l'époque romantique. Grande voyageuse et véritable globetrotteuse durant certaines périodes de sa vie, Marguerite Yourcenar a prononcé cet essai à une conférence à Tokyo en 1982, à l'époque où elle avait déjà parcouru plus de la moitié du monde et il ne lui restait qu'encore cinq ans de vie. C'était pour elle une époque de bilans ; bilans qui ont connu une expression littéraire avec la publication des trois volumes de ses chroniques familiales *Labyrinthe du monde* (1974, 1977, 1988). Notre étude envisage les voyages que Marguerite Yourcenar a entrepris dans le pays et dans le passé de sa Belgique natale afin de reconstituer la lignée de son ascendance maternelle. Celle-ci est évoquée dans le premier volume intitulé *Souvenirs Pieux*. Dans cette évocation, Marguerite Yourcenar procède par une méthode qui consiste en plusieurs démarches : travail sur la trace (graphique, iconique ou mnésique), contextualisation de la vie des aïeux dans leur époque (selon l'optique socio-culturel et historique), effort de conjecturer leurs réflexions, superposition des souvenirs personnels de ses propres voyages aux sites où vivaient ses ancêtres, élargissement de la perspective vers la contemporanéité qui est celle de l'époque de la rédaction de la chronique etc.

Mots-clés : voyage (dans l'espace et dans le temps), chroniques familiales, mémoire familiale, trace, contextualisation.

Abstract: (Back to her maternal "origins": Marguerite Yourcenar's travels in her native Belgium) In her essay *Voyages dans l'espace et voyages dans le temps*, Marguerite Yourcenar ascertains that travel is driven by a decisive mobile principle – the quest for knowledge. Thus, we travel to «learn about the world as it is» and to «learn from the remnants how that world was». The first tendency corresponds to the voyages into the space and the verve to know the present of a country; the second tendency refers to the voyages into the time and the curiosity to discover the past of that country. According to Yourcenar, these two types of voyages are rarely separated from each other and have been complementing each other from the age of the Romanticism onward. A big voyager herself, and a true globetrotter during certain periods of her life, Marguerite Yourcenar presented this essay on a Tokyo Conference in 1982, at a time when she has already travelled through more than half of the word and had only five years of live remaining. For her, these were the times of balances which got their literary expression with the publishing of the three volumes of her family chronicles *Labyrinthe du monde* (1974, 1977 and 1988). Our study perceives Marguerite Yourcenar's voyages throughout her country and the past of her native Belgium in order to revive the ancestral line from her mother's side. This family line is evoked in the first volume titled *Souvenirs Pieux*. Marguerite Yourcenar approaches this evocation with a method that consists of several procedures: work on the trail (graphic, iconic or mnesic), contextualization of the life of the ancestors in their own times (through socio-cultural and historical optic), effort to predict their thoughts, building the personal memories from her own voyages upon the places where her ancestors lived, widening the perspective towards the contemporary times, the ones in which Yourcenar writes her chronicles etc.

Keywords: travel (in space and in time), family chronicles, family memory, trace, contextualization.

BDD-A31359
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 03:00:15 UTC)

Les éléments autobiographiques se révèlent depuis toujours étroitement intriqués avec le tissu narratif des récits de voyage. D'ailleurs, avant même que l'autobiographie ait été reconnue en tant que genre littéraire, les récits de voyage représentaient déjà une forme voilée d'expression du moi. Voilée, parce que le « bon goût » et le codex éthique de la littérature des époques avant le romantisme condamnaient tout jaillissement de ton confidentiel dans l'écriture. Pourtant, la littérature n'a jamais cessé d'être une forme d'expression personnelle des attitudes, des idées, des fantaisies de l'auteur... Ainsi, les récits de voyage, sous prétexte de décrire les paysages et les milieux nouvellement découverts à « l'extérieur », rendaient possible la projection narrative des « paysages intérieurs » d'un auteur qui sent et pense ce qu'il voit au cours de ses déplacements. Si l'on admet que le voyage possède une valeur initiatique, on lui reconnait en même temps la dualité de son caractère : au cours du voyage, l'exploration extérieure est accompagnée de l'exploration intérieure, la pénétration dans les mystères du monde va de pair avec la plongée dans les profondeurs du moi. À la découverte des principes qui régissent l'univers se joint la découverte des mobiles qui ont façonné la personnalité du voyageur. C'est pourquoi il n'est pas étonnant qu'à partir du moment où l'autobiographie se fait reconnaitre en tant que genre à part, nous assistons à une situation inverse – le voyage se révèle en tant que thème majeur des récits autobiographiques.

1. Des voyages mis en écho

La célèbre écrivaine franco-belge Marguerite Yourcenar, grande voyageuse et véritable globetrotteuse à certaines périodes de sa vie, affirme dans ses entretiens avec Matthieu Galey que, pour elle, « le besoin de voyage restait aussi puissant qu'un désir charnel » et que : « Tout voyage, toute aventure [...] se double d'une exploration intérieure. Il en est de ce que faisons et de ce que nous pensons comme de la courbe extérieure et de la courbe intérieure d'un vase : l'une modèle l'autre »[1]. Son avidité pour de nouveaux horizons et connaissances, son besoin d'évasion de la réalité mesquine pour mieux aller à la rencontre non seulement de l'autre mais aussi de soi-même, Yourcenar les a transmis à bon nombre de personnages de ses œuvres de fiction aussi bien qu'à ceux de ses récits autobiographiques. Yourcenar avoue ouvertement que le goût pour les voyages de ses héros fait l'écho à ses propres goûts (YO, 304). Pour ses personnages, comme pour Yourcenar, « tout voyage intelligemment accompli [est] une école d'endurance, d'étonnement, presque une ascèse, un moyen de perdre ses propres préjugés en les frottant à ceux de l'étranger »[2].

L'empereur Hadrien et le philosophe Zénon, les personnages principaux de ses deux romans les plus connus *Mémoires d'Hadrien* et *L'*Œuvre *au Noire*, sont de grands voyageurs qui, en conquérant le monde, réforment celui-ci et, et en acquérant par cela de la sagesse, se réforment eux-mêmes. Hadrien, curieux de tout ce qui concerne le monde et l'homme, « sur vingt ans de pouvoir, en a passé douze sans domicile fixe »[3] ;

[1] Marguerite Yourcenar. *Les yeux ouverts. Entretiens avec Matthieu Galey*. Paris, Éditions du Centurion, 1980, coll. « Le Livre de poche », p. 305.
[2] Marguerite Yourcenar. « Voyages dans l'espace et voyages dans le temps » in *Le Tour de la prison*, Paris, Gallimard, 1991, p.164.
[3] Marguerite Yourcenar. *Mémoires d'Hadrien* in Œuvres *romanesques*, Paris, Gallimard, 1982, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », p. 380.

BDD-A31359
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 03:00:15 UTC)

il parcourt de long en large l'Empire romain et les pays barbares limitrophes. Hadrien se veut « Ulysse sans autre Ithaque qu'intérieur » (OR, 382) ; il s'attend à ce que le voyage l'amène à devenir un « homme nouveau », celui qui s'adonne à un dépaysement volontaire et pour lequel « le voyageur est en même temps maître, pleinement libre de voir, de réformer, de créer » (Ibidem). Zénon passe plus de la moitié de sa vie sur les routes de l'Europe de la Renaissance, de l'Afrique et de l'Asie Mineure. Ses cheminements à travers le monde ont pour but la réalisation du programme spirituel et intellectuel que celui-ci, en tant que jeune homme de vingt ans, s'est assigné au moment de quitter son pays natal : « […] j'ai devant moi cinquante ans d'études avant que ce crâne se transforme en tête de mort. [...] Il s'agit pour moi d'être plus qu'un homme »[4]. Zénon se hâte de se séparer du monde connu sous le prétexte qu'il va à la rencontre d'un « autre » qui l'attend ailleurs. À la question de son cousin qui veut savoir qui est cet « autre », notre héros répond : « Hic Zeno. Moi-même. » (OR, 565)

Le voyage avec ses multiples facettes et cette union dialectique entre le déplacement extérieure et la reconfiguration intérieure, intellectuelle et spirituelle, ne cesse d'être le thème privilégié des essais de Marguerite Yourcenar. Ses essais se montrent souvent des réflexions éthiques et esthétiques sur ses propres expériences de voyageuse. Ainsi, dans l'essai *Voyages dans l'espace et voyages dans le temps*, publié dans le recueil posthume *Le Tour de la Prison* (1991), Marguerite Yourcenar se réfère au poète grec moderne Cavafy qui a très bien vu qu'Ulysse « doit trouver dans les innombrables escales qui le sépare d'Ithaque une occasion de s'instruire et de jouir de la vie » (TP, 163). Yourcenar constate de nouveau que le mobile déterminant pour un voyage de type « ulyssien », donc intelligemment accompli, est la recherche de la connaissance. Ainsi, on voyage pour « s'instruire du monde tel qu'il est » et pour « s'instruire devant les vestiges de ce qu'il a été » (TP, 164). La première tendance correspond aux voyages dans l'espace et à l'élan de connaître le présent d'un pays; la deuxième renvoie aux voyages dans le temps et à la curiosité de découvrir le passé de ce même pays. Selon Yourcenar, ces deux types de voyages sont rarement dissociés l'un de l'autre et se superposent depuis l'époque romantique.

Cet essai est aussi pour Yourcenar l'occasion de critiquer les voyages touristiques modernes, des « voyages organisés » destinés aux « voyageurs troupeaux ». Au cours de ces voyages, les touristes « restent entre soi échappant, au moins en partie, la nouveauté et la spécificité ambiantes » (TP, 168). Le plus grand inconvénient de ce voyage est qu'il rend presque impossible la connaissance intime du pays dans son présent comme dans son passé. Le protocole du tourisme en masse nous empêche de rêver sur les vestiges archéologiques dont le spectacle est gâté par les « nombreux parkings, tourniquets et barbelés » qui s'interposent entre nous et le monument. Cette nouvelle forme de tourisme, de plus en plus superficiel et commercialisé, prive le voyage dans l'espace de spectacles singuliers et rend impossible le voyage dans le temps : « Le mince cordon qui, depuis quelques années encercle les ruines de Stonehenge, pourrait s'enjamber sans difficulté, mais nous empêche efficacement de faire un saut de trente siècles » (TP, 173). Les problèmes écologiques de la civilisation moderne corrompent davantage le voyage car « pour voir le Panthéon, comme [l'a vu] Périclès, surchargé d'ornements

[4] Marguerite Yourcenar. *L'*Œuvre *au Noire* in Œuvres romanesques, Paris, Gallimard, 1982, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », p. 564.

BDD-A31359
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 03:00:15 UTC)

multicolores [...], ou Byron, qui le vit authentiquement en ruines [...], il faut éliminer en pensée la pollution d'Athènes » (Ibidem).

L'essai *Voyages dans l'espace et voyages dans le temps* est tiré du discours que Marguerite Yourcenar a prononcé lors d'une conférence à Tokyo en 1982, à l'époque où elle avait déjà parcouru plus de la moitié du monde et au moment où il ne lui restait plus que cinq ans à vivre. C'était pour elle l'époque des bilans qui ont connu leur expression littéraire dans la publication des trois volumes de ses chroniques familiales intitulées *Labyrinthe du monde* (*Souvenirs Pieux*, 1974 ; *Archives du Nord*, 1977 ; *Quoi ? L'Éternité*, posthume 1988). Comme l'a dit Béatrice Didier, le titre même de la trilogie, *Labyrinthe du monde,* incorpore la notion d'exploration, de quête - procédés auxquelles se livre l'écrivaine pour constituer une « autobiographie avant la naissance »[5]. De toute évidence, Yourcenar dans les deux premiers volumes ne parle pas de soi-même mais de ses ancêtres, respectivement de son côté maternel dans les *Souvenirs Pieux* et de son côté paternel dans *Archives du Nord*. Il s'agit bel et bien d'une écriture autobiographique, mais sans une véritable autobiographie, car les souvenirs personnels de Yourcenar ne jouent pas de grand rôle dans la reconstruction des deux branches familiales. Ce qui compte, ce sont les analogies et les correspondances qui s'établissent à travers les siècles entre ces ancêtres (dont certains, les plus éloignés, n'ont pas de visage distinct et s'estompent dans la masse amorphe de l'humanité) et Marguerite Yourcenar, leur rejeton contemporain qui, par la longueur de sa vie, va occuper trois-quarts du XX^{e} siècle.

Dans la présente étude, nous allons envisager plus en détails les voyages que Marguerite Yourcenar a entrepris dans le pays et dans le passé de sa Belgique natale afin de reconstituer la lignée de son ascendance maternelle dans le premier volume *Souvenirs Pieux*. Comme il a été dit précédemment, l'écriture autobiographique établit une étroite relation avec les voyages dans l'espace et dans le temps. Ainsi, nous allons voir « comment s'établit tout un réseau de correspondances entre [les] itinéraires [de ses prédécesseurs] et les siens propres, le thème du voyage permettant ce va-et-vient entre le passé récent personnel et un passé plus ancien qui appartient à ses ancêtres » (Ibidem). Dans cette évocation, Marguerite Yourcenar procède par une méthode constituée en plusieurs démarches : le travail sur la trace (graphique, iconique ou mnésique), la contextualisation de la vie des aïeux dans le temps (selon l'optique socio-culturel et historique), l'effort de conjecturer leurs réflexions, la superposition des souvenirs personnels de ses propres voyages aux sites où vivaient ses ancêtres, l'élargissement de la perspective vers la contemporanéité qui est celle de l'époque de la rédaction des chroniques... Ces démarches sont surtout envisagés dans les deux chapitres initiaux intitulés *L'Accouchement* et *La tournée des châteaux*. Dans le premier chapitre, Yourcenar reconstruit les conditions de sa naissance qui sont en même temps celles de la mort de sa mère, décédée quelques jours plus tard des suites de son accouchement difficile. Dans le deuxième chapitre Yourcenar évoque, aussi loin que possible dans les siècles, les familles de sa souche maternelle à partir de leurs domiciles – à partir des sites, des domaines et des châteaux qu'ils occupaient en tant que représentants de la bourgeoisie belge.

[5] Béatrice Didier, « Voyage et autobiographie chez Marguerite Yourcenar » in *Voyages et connaissance dans l'*œuvre *de Marguerite Yourcenar*, Mélanges coordonnés par C. Biondi et C. Rosso, Pise, Editrice Goliardica, 1988, p. 96.

BDD-A31359
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 03:00:15 UTC)

2. Le travail sur la trace

Yourcenar nous prévient dès le début qu'elle sait peu de choses sur le passé ancestral de sa mère. Cette tentative de parler de la famille maternelle lui paraît d'autant plus étrangère que les contacts avec celle-ci ont été très rares pendant son enfance et presque inexistants pendant son âge mûr. Une vie sans mère explique la relative méconnaissance dans laquelle vivait l'écrivaine quant à ses racines belges. On peut même dire que les *Souvenirs Pieux* sont une sorte d'acquittement envers cette souche maternelle, longuement négligée, que Yourcenar avait commencé à investiguer au cours des années cinquante du siècle dernier. C'est à cette époque qu'elle avait entrepris plusieurs recherches pour les besoins de son roman *L'*Œuvre *au Noire* et dont le personnage principal, Zénon, comme Yourcenar, est originaire du pays belge. Pour réaliser la plongée littéraire dans l'histoire familiale, Yourcenar a dû se servir, pour le passé lointain, des « maigres informations glanées dans des généalogies et des ouvrages d'érudits locaux », tandis que pour le passé plus récent, elle « dépendait des souvenirs de sa mère Fernande retransmis par son père Michel » (SP, 75). Donc, les traces à partir desquelles Yourcenar se lance dans un voyage à travers le temps peuvent être de nature livresque (documents écrits, archives, lettres, ouvrages d'histoire locale), iconique (gravures, peintures, portraits, photographies) ou mnésique (souvenirs). Ces traces sont souvent lacunaires, incomplètes, en forme de « bribes » comme elle les définit pittoresquement, – les souvenirs sont « reçus de seconde ou de dixième main », les informations sont « tirées de bouts de lettres ou de feuillets de calepins qu'on a négligé de jeter au panier », les pièces authentiques sont compulsées « dans des mairies ou chez des notaires et dont le jargon administratif et légal élimine tout contenu humain » (SP, 12). Yourcenar sait très bien que ces traces sont cependant « la seule passerelle viable » entre elle, femme de soixante-dix ans, et la longue histoire familiale qu'incarne cette petite fille qui vient de naître. Elle s'aventure dans ce voyage généalogique, curieuse de voir ce que donnerait l'assemblage de ces traces : « l'image d'une personne et de quelques autres, d'un milieu, d'un site, ou, çà et là, une échappée momentanée sur ce qui est sans nom et sans forme» (Ibidem.). Les traces, aussi fragmentaires qu'elles puissent être, émanent d'une poétique particulière qui invite la romancière à se mettre dans la peau de ses personnages et à imaginer le contexte socio-culturel et familial dans lequel ils vivaient. Évidemment, ce procédé ne diffère pas grandement entre l'écriture d'un roman, surtout d'un roman historique, et l'écriture d'un récit autobiographique qui tend à reconstruire le passé familial à partir de la mémoire familiale. Ainsi, Yourcenar reconstruit les souffrances de sa mère pendant sa grossesse (provoquées par des névralgies dentaires) à partir d'un feuillet griffonné qui contenait des notations presque illisibles que Fernande destinait à Michel parce qu'elle ne pouvait pas parler. Le fait que le père a sauvegardé ce feuillet et l'a transmis à sa fille, en dit suffisamment à Marguerite Yourcenar et lui permet de recréer « le ton et le rythme de ce que se disaient dans l'intimité ces deux personnes assises l'une près de l'autre... » (SP, 29). Sans doute, il faut à Marguerite Yourcenar beaucoup d'art, non seulement de lire tout ce non-dit dans la trace, tout cet entre-lignes dans le texte, mais aussi d'incorporer, dans sa propre écriture, les écritures des autres, lesquelles sont d'ailleurs de qualité littéraire inférieure par rapport à la sienne : c'est ainsi qu'entre en jeu « toute une technique subtile de citations, de résumés, de style semi-direct, de transpositions à

BDD-A31359
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 03:00:15 UTC)

des degrés divers... » (Ibidem, 107). Tel est le cas du « souvenir pieux »[6] consacré à sa mère ; deux phrases de l'oraison funèbre inscrite sur la carte sont littéralement citées dans le texte de Yourcenar : «Il ne faut pas pleurer parce que cela n'est plus, il faut sourire parce que cela a été. Elle a toujours essayé de faire son mieux » (SP, 61). En y reconnaissant le style de son père, Yourcenar se sent perplexe devant le sens ambigu de ces phrases qu'elle analyse en littéraire sachant manier les sous-entendus des mots et des expressions. Pour elle, on peut sourire de pitié, de dédain, de scepticisme aussi bien que d'amour et d'attendrissement (Ibidem). Cette deuxième phrase l'étonne bien plus encore, parce qu'elle peut donner, notamment aux esprits qui aiment jouer avec les nuances, « l'impression que Fernande n'avait que partiellement réussi » (Ibidem). En effet, dans toute l'œuvre, Marguerite Yourcenar ne cesse de s'interroger sur ce qui est absent dans la présence de la trace, de déchiffrer lucidement ce que cachent les suggestions que les personnes ont inconsciemment imprimées à la surface des documents qu'ils ont laissé. Ce souvenir pieux, de même que les autres indices qu'elle glane dans les traces, amène Yourcenar à douter, tout au long des chroniques familiales, que la conclusion de ce second mariage de la part du père soit due plutôt à la légèreté de son caractère et au conformisme bourgeois, qu'à un véritable amour.

Yourcenar a souvent recours aux gravures et photographies pour reconstruire le passé ; ainsi, elle peut savoir à quoi ressemblaient le village et le château de Flémalle au XVIII[e] siècle, propriété de ses aïeux lointains, grâce à une gravure qu'elle a hérité de sa mère et laquelle a été tirée du beau volume des *Délices du pays de Liège* de 1718. Cette gravure incite Yourcenar à imaginer la vie dans ce château, avec ses nombreux enfants et domestiques, à s'asseoir à table avec Madame et Monsieur les propriétaires où les plats sont servis en vaisselle d'argent, à écouter le curé qui est venu leur rendre visite pour se plaindre des villageois... (SP, 89-90).). Le guide Baedeker de 1907 permet à Yourcenar de reconstruire la belle collection de peintures qui ornait les murs du château de Marchienne appartenant à ses trisaïeux (SP, 113). Le château de Suarlée qu'occupaient ses grands-parents est reconstruit à partir de deux photographies : l'une faisant voir son intérieur et l'autre ses décombres en destruction (SP, 125).

Les objets hérités du passé, eux-aussi, peuvent servir de trace et de tremplin pour voyager par l'imagination. Tel est le cas avec la petite croix en ivoire que Yourcenar possédait encore au moment de la rédaction des *Souvenirs pieux* et qu'elle voit, dans sa tentative de recréer le décor de la chambre du bébé, se balancer au haut de son berceau. Mais, au lieu de s'attendrir sur ce don, probablement venant de sa mère, et d'y voir une manifestation d'amour et de naïve foi en la protection divine du bébé, Yourcenar lamente le destin des éléphants, victimes de tueries insensés organisées par les hommes qui veulent fabriquer, à partir de leurs défenses, des objets de luxe (SP, 34). Ce passage de la narration au discours engagé oriente le récit vers la démonstration de nouvelles revendications sociales de la part de l'écrivaine. Grâce aux photographies sauvegardées de cette époque, Yourcenar se figure la dentelle du couvre-lit du bébé, et désapprouve du coup son caractère couteux, tout en déplorant le lourd travail des brodeuses qui y laissent parfois leurs yeux (SP, 35).

[6] Le **souvenir pieux** était une petite carte portant une image de piété, des prières à dire pour le défunt et quelques éléments de sa biographie (date de la naissance et du décès, métier, titre, statut marital, etc.). Distribué après l'enterrement, il servait de souvenir pour les proches.

BDD-A31359
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 03:00:15 UTC)

Yourcenar répertorie longuement les objets qui appartenaient à sa mère et que le père a scellés dans une cassette après la mort de celle-ci. Il a transmis cette cassette à sa fille à l'âge où elle pouvait y apporter un regard intelligent. Son contenu était composé en photographies, lettres, notes, cahiers, diplômes, pointes de cheveux de la mère, un missel contenant un calendrier perpétuel, quelques bijoux et deux pièces de maroquinerie parisienne. Yourcenar dit : « La cassette scellée par Michel a rempli son office, qui était de me faire rêver sur tout cela » (SP 70). Et les voyages, qu'ils soient dans l'espace ou dans le temps, sont étroitement liés aux rêves – on voyage en rêvant et on rêve en voyageant.

3. Contextualisation dans le temps

Aussi loin qu'elle puisse aller dans la consultation des archives, Marguerite Yourcenar observe que la souche maternelle provient de Liège, étrange principauté ecclésiastique relevant du Saint-Empire avant 1789. En affirmant qu'« il n'y aurait presque aucun intérêt à évoquer l'histoire d'une famille, si celle-ci n'était pour nous une fenêtre ouverte sur l'histoire d'un petit État de l'ancienne Europe » (SP, 77), Marguerite Yourcenar commence son voyage à travers l'histoire de la région. Mais, pour que le lecteur puisse suivre Yourcenar dans cette promenade à travers le passé, il doit posséder un savoir encyclopédique comme celui de l'écrivaine. Yourcenar nous raconte comment était Liège au Moyen Âge, au moment de sa fondation en tant que principauté ; elle nous parle de son caractère de ville rebelle, combattant depuis toujours pour la justice sociale, ce qui est parfaitement illustrée par le conflit de plusieurs siècles entre les plébéiens et les patriciens, c'est-à-dire entre les corporations d'artisans et de boutiquiers (les célèbres métiers liégeois) et la riche aristocratie ; ce conflit est connu dans l'histoire sous le nom de « luttes entre les Petits et les Grands ». Cet esprit d'insoumission de la ville a abouti à la Révolution liégeoise, fortement inspiré par l'idéologie de la Révolution française, laquelle a ouvert une nouvelle page dans l'histoire de la ville – la présence politique de la France sur le terrain. La Belgique unifiée et indépendante de la deuxième moitié du XIX^{e} siècle, donne aux grands-parents de Yourcenar le sentiment rassurant d'être à l'abri des grands tumultes conflictuels – la Guerre de Sécession se passe très loin, sur un continent où ne va aucune de leurs connaissances ; la Commune est très proche et fait horreur, mais on se sent serein sachant que les Puissances avaient garanti la neutralité de la Belgique.

Parallèlement à cette Grande histoire, Yourcenar esquisse l'histoire généalogique de sa famille. Elle en suit les représentants à partir du Moyen Âge où ils occupaient de nobles fonctions (échevins, députés, conseillers, bourgmestres) jusqu'à leur transformation en bourgeois bien nantis dont la richesse venait de l'exploitation de la houille. Ce nouveau Dieu du progrès abondamment découvert « sous les champs et pâturages idylliques » (SP, 84) des environs de Liège, marquera la nouvelle histoire de la ville et de la famille, celle de la révolution industrielle. Les ascendants plus proches de Yourcenar seront des hommes d'affaires, des ingénieurs, ou des diplomates car, pour une famille bourgeoise, c'était une question de prestige d'avoir des membres haut placés dans l'administration.

BDD-A31359
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 03:00:15 UTC)

À un troisième niveau, mais étroitement lié aux deux précédents, Yourcenar nous présente l'histoire artistique et intellectuelle de son pays natal. Elle évoque son émerveillement devant les fonds baptismaux de la collégiale Saint-Barthélemy à Liège qui datent du XII^e^ siècle et dont le style roman est parmi les plus uniques en Europe ; elle parle avec beaucoup de sympathie du philosophe panthéiste David de Dinant, né à Liège, condamné pour hérésie par l'Église et brûlé vif à Paris (SP, 78). Yourcenar critique cette bourgeoise belge du XIX^e^ siècle qui se contente de savoirs médiocres et superficiels en matière artistique et intellectuelle. Refermée sur soi-même et emmitouflée dans sa propre commodité, cette bourgeoisie regardait d'un œil méfiant les grands artistes français qui séjournaient en Belgique : Victor Hugo, Charles Baudelaire, Arthur Rimbaud, etc.

Pour contextualiser la vie de ses prédécesseurs, Marguerite Yourcenar se plait surtout d'imaginer les passants possibles qui auraient fait halte dans les domaines de ces aïeux. Pour Flémalle, ce sont les souverains modernes et réformistes, comme l'empereur russe Pierre le Grand, l'empereur Joseph II de la lignée des Habsbourg et l'empereur suédois Gustav III, que Yourcenar imagine passer par là dans le but « d'avancer l'industrialisation de leurs propres pays » (SP, 91-92). Pour le château de Marchienne, Yourcenar imagine que le site avait une valeur stratégique au temps de la Terreur et que Saint-Juste, le farouche collaborateur de Robespierre, y avait séjourné. Yourcenar se livre, au long de quelques pages, à des considérations sur le caractère de ce jeune homme dominé par une idéologie violente justifiant la terreur au nom des valeurs républicaines, sur son attachement aveugle pour Robespierre, sur son rôle au cours du 9 Thermidor. L'écrivaine analyse la façon dont elle-même envisageait cette personne historique à différentes époques de sa propre évolution intellectuelle pour nous avouer finalement que sa tentative de reconstruire la vie des habitants de la Marchienne « au milieu des sans-culottes n'était qu'une invention pure et simple » (SP, 110). La lignée des Drion de laquelle provient Yourcenar est supposée avoir reçu dans sa demeure le roi Louis XIV lors du siège de Namur et le maréchal Ney à la veille de la bataille de Waterloo (SP, 119).

4. Conjecturer les pensées

Un travail plus poussé de la part de Marguerite Yourcenar pour conjecturer les pensées et les sentiments des prédécesseurs devenus personnages dans ses chroniques devient plus évident à partir du moment où ceux-ci apparaissent plus proches de l'écrivaine dans leurs liens de parenté. C'est surtout le cas de ses grands-parents dont le nom de famille était Drion. En partant de leurs portraits de même que des photographies du logis qu'ils occupaient à Suarlée, Yourcenar se donne pour tâche de réoccuper un coin du passé, mais surtout d'essayer de distinguer les ressemblances et les différences entre elle et « ce monsieur en redingote et cette dame en crinoline » qui sont son grand-père et sa grand-mère maternels (SP, 125). Elle entre dans leur vie sentimentale et spirituelle avec beaucoup plus d'audace et de conviction que dans les cas où elle évoquait ses ancêtres plus éloignés. Elle s'engage dans la description du rôle de la religion dans leur vie conjugale en ayant recours à l'ironie – ses grands-parents sont de bons catholiques dans la mesure où cette qualification résume l'accomplissement régulier des devoirs

BDD-A31359
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 03:00:15 UTC)

religieux. Mais, pour ce qui est des connaissances théologiques, il n'en est rien. Dans ce milieu où l'on lit peu l'Évangile, le Bon Dieu est un vieillard chenu et barbu qui tonne quand il est mécontent, le Jésus est celui d'argent ou d'ivoire des crucifix et « en qui ne subsiste presque rien des stigmates de la douleur physique » (SP, 127), et avoir une nombreuse progéniture est le plus grand don du ciel. Le mariage de la grand-mère Mathilde s'est passé sous le signe de nombreux accouchements dont le dixième et le dernier, celui de la mère de Marguerite Yourcenar, lui a coûté la vie. Cette fécondité amène Yourcenar à jeter un regard sur la vie sensuelle des grands-parents, à conjecturer leurs probables sentiments et réflexions concernant l'acte d'amour. Dans leur dix-huit ans de mariage il y avait certainement un peu de tout: sensualité, ardeur, contentement, mais aussi fatigue, dégoût, indifférence de longue habitude. Ce qui est le plus certain, c'est qu'on n'en parle jamais ouvertement dans ce milieu où règne le conservatisme et d'où est banni tout esprit libre et libérateur.

Marguerite Yourcenar avoue dans *Les yeux ouverts* de s'être servie de son imagination pour évoquer les prières matinales de sa grand-mère Mathilde à l'église villageoise et « le bonheur qu'elle éprouvait à marcher dans l'herbe par ce matin d'été » ; cependant, elle nous précise que: « mon projet m'obligeait à ce que *tous* les détails, même s'ils faisaient l'objet d'une sorte de montage romanesque, fussent authentiques » (201). Évidemment, si le procédé ressemble à celui d'une œuvre romanesque, les conjectures sur les réflexions des personnages sont circonscrites par les faits dont l'authenticité est confirmée par l'histoire familiale ou régionale.

5. Voyages individuels, souvenirs personnels

Les passages où apparaît un « je » au présent, celui de la narratrice Yourcenar, sont ceux où elle évoque ses propres souvenirs des voyages en ces lieux où vivaient ses ancêtres. Ces voyages sont souvent entrepris dans le but de se documenter sur place. C'est cette gravure de Flemalle qui en 1956 a provoqué son désir de visiter ce domaine où l'amène un taxi « par une interminable rue de faubourg ouvrier » (SP, 95). À l'occasion d'un nouveau séjour à Liège motivé par son vœu de visiter le musée de la ville, Yourcenar revisite cette localité en 1971 (SP, 97). Les souvenirs des visites du domaine de Marchienne datent de son enfance et de sa jeunesse : « Enfant, j'ai une seule fois visité Marchienne, et je ne me souviens que de plates-bandes et de paons criards. J'y revins en 1929, durant une longue visite de Belgique où je n'étais pas retourné depuis vingt ans, et où je repris le contact avec ma famille maternelle, qui n'était pour moi qu'une légende » (SP, 110). Marchienne a été revue lors de sa visite de la Belgique en 1956 (SP, 114). Les années des visites sont nettement précisées – 1929, 1956, 1971. Il s'agit des retours assez espacés dans le temps – vingt-cinq ans les séparent. Les souvenirs de ces voyages se superposent en strates temporelles qui remplissent l'intervalle entre le temps de l'histoire et le temps de la narration. Ils constituent l'axe de connexion généalogique qui s'impose comme principe unificateur et renvoie à une quête identitaire. « Ces voyages par eux-mêmes et s'ils sont, surtout ceux de 1929 et de 1956, bien antérieurs à l'écriture du moi, procèdent cependant de la même démarche de retour systématique au passé et d'auto-identification par les ancêtres, par les lieux où ceux-ci ont vécu, comme ayant retenu une parcelle de leur vie » (Didier, 105).

BDD-A31359
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 03:00:15 UTC)

Marguerite Yourcenar a profité du voyage en Belgique en 1956 pour visiter pour la première fois le tombeau de sa mère à Suarlée. Donc, la première rencontre entre la mère et la fille s'est produite cinquante-trois ans après la naissance de Yourcenar. Il est très intéressant de lire comment l'écrivaine retarde la relation de sa visite du cimetière, évoquant en long et en large les circonstances de son voyage en Europe. C'est comme si elle voulait davantage souligner le fait, maintes fois mentionné dans les chroniques, que l'absence de la mère dans sa vie n'était jamais ressentie comme une frustration ; tout au contraire, cette situation, selon Yourcenar, a rendu possible sa liberté de vivre selon ses propres vœux et goûts. Le motif premier pour ce voyage n'était pas la Belgique, mais La Hollande et l'Allemagne où elle s'est rendue afin de se documenter pour les besoins de son roman *L'*Œuvre *au Noire*. Yourcenar s'attarde sur la description de l'atmosphère des villes où elle séjournait et rattache ces escales, non pas à des dates, mais à des événements historiques contemporains: elle est à Münster au moment où l'on célèbre le retour au culte de la cathédrale à demi détruite par les bombardements en 1944 ; elle séjourne à La Haye au moment de l'arrestation de Ben Bella en pleine crise algérienne ; elle arrive à Bruxelles au moment où les « tanks russes encerclaient Budapest » (SP, 54). Toujours par procédé d'analogie et grâce à sa culture très étendue et variée, Yourcenar passe du contemporain à l'universel. Apparemment, elle a pu contempler au cours de ce voyage les tableaux de Breughel dans le musée de Bruxelles. Ces peintures, par leur représentation allégorique de la lutte éternelle entre le bien et le mal, se prêtent, selon Yourcenar, plus que jamais à la représentation de ce qui menace l'humanité moderne : la brutalité, l'avidité, l'égoïsme, la folie, la bêtise qui la mènent à produire des armes pour sa destruction finale (SP, 55-56).

Une dernière escale à Namur, la ville natale de la mère de Marguerite, avant le face à face tant reporté avec le caveau familial à Suarlée. Aucun pathos devant les personnes qu'elle ne connaissait pas ou qu'elle connaissait à peine ; au contraire, comme chaque fois qu'elle parle de la mort, elle la relativise et la met en relation avec la vision universaliste du monde dont est imbue son œuvre – elle ne se sent pas moins descendante de toute espèce humaine que de ses parents et beaux-parents. Cette vision universaliste du monde représente la finalité majeure de l'entreprise généalogique de Marguerite Yourcenar. Il s'agit pour elle « de donner une pensée à ces millions d'êtres qui vont se multipliant de génération en génération (deux parents, quatre grands-parents, huit bisaïeux, seize trisaïeux, trente-deux quadrisaïeux), à l'immense foule anonyme dont nous sommes faits, aux molécules humaines dont nous avons été bâtis depuis qu'a paru sur la terre ce qui s'est appelé l'homme » (YO, 203).

6. Ouverture vers la contemporanéité

Le voyage dans le passé de ses ancêtres de même que ses propres voyages dans son pays natal sont pour Yourcenar l'occasion de déployer un discours essayistique se référant aux thèmes ardents de sa contemporanéité. Ses échappées hors de la narration ne tombent jamais dans des effusions lyriques, mais montrent très clairement les engagements de l'écrivaine face aux problèmes du monde qui l'entoure. À travers son récit, Yourcenar nous fait sentir ses engagements écologiques – elle profite de toute possibilité d'ouverture thématique du récit vers l'époque contemporaine pour récriminer

BDD-A31359
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 03:00:15 UTC)

contre la pollution, l'industrialisation, le surpeuplement, les spéculations immobilières.

Yourcenar nous rappelle que le temps n'est pas le seul qui détruit les choses (bien qu'il soit à l'origine de la démolition ou de la transformation des anciens logis des membres de sa famille) ; l'homme est peut-être le plus grand destructeur du monde qu'il a créé lui-même. Ainsi, lors de ses visites de Flémalle en 1956 et en 1971, il ne subsistait déjà plus rien des beaux paysages de la gravure des *Délices du pays de Liège* détruits entretemps par les nombreux charbonnages : « La belle vue sur la Meuse a été bouchée : l'industrie lourde mettait entre le fleuve et l'agglomération ouvrière sa topographie d'enfer » (SP, 95) ; le château venait d'être démoli et il n'en restait encore que les escaliers du rez-de-chaussée avec ses gracieuses ferronneries du XVIII^{e} siècle ; le jardin, selon les dits des gens locaux, serait transformé en parking et à Yourcenar à constater : « Je regrettais, non pas la fin d'une maison et des quinconces d'un jardin, mais celle de la terre, tuée par l'industrie [...], la mort de l'eau et de l'air aussi pollués à Flémalle qu'à Pittsburgh, Sydney ou Tokyo » (SP, 96). Cette exploitation démesurée des substances carburantes considérées comme indispensables pour le progrès de l'humanité s'est muée en facteur de sa destruction ; Flémalle, jadis un « des délices du pays de Liège » offrait ces jours-là à Yourcenar « un échantillon de nos erreurs d'apprentis sorciers » (SP, 99). Les mêmes signes de pollution étaient déjà visibles à Marchienne lors de la visite de Yourcenar du château en 1929, tandis que celle en 1956 offrait à Yourcenar une nouvelle perspective – la vieille demeure a été entretemps transformée en bibliothèque municipale et a subi de considérables changements dans son intérieur. C'est pourquoi, les voyages que Yourcenar a entrepris pour visiter sa Belgique natale ont eu pour objectif de « retrouver les traces d'une vie mais surtout de mesurer, dans l'angoisse, l'effacement de la vie, les risques qu'elle court » (Ibidem, 139).

***

Le titre *Labyrinthe du monde* que Marguerite Yourcenar a choisi pour ses chroniques familiales en est des plus illustratifs – l'écrivaine voyage à travers le monde de ses ancêtres et suit le fil d'Ariane qui la mènera à l'issue et par la suite à la finalité de sa quête. Yourcenar est parti de soi pour s'aventurer dans un périple circulaire qui la ramènera à soi. En effet, ce voyage vers soi devait se terminer par le troisième volume des chroniques *Quoi ? L'Éternité*, publié après sa mort. Le retour aux sources maternelles a raffermi Yourcenar dans ses convictions universalistes ; elle se sent bien moins appartenir à une famille qu' « à la pâte humaine » (YO, 204) et croit que la connaissance de soi passe toujours par la connaissance du monde et vice-versa.

Bibliographie

Textes de références

Yourcenar, Marguerite. 1974. *Souvenirs Pieux*. Paris : Gallimard, coll. « Folio ».

Yourcenar, Marguerite. 1977. *Archives du Nord*. Paris : Gallimard, coll. « Folio ».

Yourcenar, Marguerite. 1982. Œuvres romanesques. Paris : Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade ».

Yourcenar, Marguerite. 1988. *Quoi ? L'Éternité*. Paris : Gallimard, coll. « Folio ».

BDD-A31359
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 03:00:15 UTC)

Ouvrages critiques

Didier, Béatrice. 1988. « Voyage et autobiographie chez Marguerite Yourcenar ». In : *Voyages et connaissance dans l'*œuvre *de Marguerite Yourcenar*, Mélanges coordonnés par C. Biondi et C. Rosso, Pise : Editrice Goliardica, pp. 95-111.

Yourcenar, Marguerite. 1980. *Les yeux ouverts. Entretiens avec Matthieu Galey*. Paris : Éditions du Centurion, coll. « Le Livre de poche ».

Yourcenar, Marguerite. 1991. « Voyages dans l'espace et voyages dans le temps ». In : *Le Tour de la prison*, Paris : Gallimard, pp.163-176.

BDD-A31359
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 03:00:15 UTC)